

Prologue explosif

Le bureau du préfet spécial chargé de la sécurité en Corse domine Ajaccio. Mon regard plane au-dessus des toits et va se perdre sur la surface métallique de la Méditerranée. La voix de l'important personnage traverse mon cortex sans y laisser de traces. Lorsque j'en aurai terminé avec cette mission à la con, je claquerai mes maigres économies et je louerai un chouette voilier, rien que pour Annie et moi. La grande bleue et les côtes enchanteresses de l'île de beauté pour nous seuls. Insensible à mon spleen, le préfet poursuit son exposé.

– Comme vous le savez, les attentats se sont multipliés ces derniers mois ; en Corse, mais aussi sur le continent. Ils sont revendiqués par des groupes dont nous ne connaissons rien et qui n'existaient pas il y a un an. Ils s'en prennent indifféremment aux symboles de l'État et aux biens de certains caciques locaux, voire nationalistes. Lesquels se trouvent dans la même ignorance que nous.

Le préfet Lassions nous toise l'un après l'autre de son regard d'aigle myope. Je secoue la tête d'un air passionné. Satisfait, il rajuste ses grosses lunettes et poursuit.

– Le gouvernement m'a nommé ici en tant que préfet spécial, chargé de la sécurité et du maintien de l'ordre. Dans le cadre de ces attributions, je dépends directement du ministre de l'Intérieur et je travaille en collaboration avec le parquet antiterroriste, notamment le juge Larosse. Je suis en place depuis trois mois, j'ai tenté de m'appuyer sur la PJ locale, mais elle est infiltrée par les autonomistes. C'est la raison pour laquelle j'ai demandé et obtenu qu'on mette à ma disposition une équipe de la BAT.

Il poursuit son monologue d'une voix emphatique. L'Ours nous ayant déjà fait l'exposé, je décroche de nouveau. Cette mission m'emmerde par avance. Piétiner les plates-bandes des petits copains n'a jamais été mon truc. Quant au problème corse, il relève plus du droit commun que de l'antiterrorisme. Des mafias locales ou non abritent leurs combines derrière le paravent du nationalisme. L'État ayant longtemps préféré la compromission à la fermeté, rien d'étonnant à ce que la situation soit pourrie. Affirmer qu'on va rétablir l'ordre d'un claquement de doigts, c'est de la naïveté ou de la supercherie.

Et je ne crois pas si bien dire ! La bombe saute au moment où le préfet Lassions nous demande si nous avons des questions. Au fracas de l'explosion succède un silence post-apocalyptique. Le souffle m'a projeté au sol. Choqué, je regarde autour de moi. Mes équipiers sont indemnes, passablement hébétés. Quelques plaies et bosses, mais rien de grave, semble-t-il. Je me redresse précautionneusement. Lassions s'est morflé un morceau de plaftard sur le dôme. Il sanguinole languissamment. Un filet de bave coule au coin de ses lèvres. Déjà, on vient aux nouvelles. Ça interjectionne, questionne, suppute. De zélés collaborateurs s'affairent autour du préfet, le palpent, le tamponnent, le compressent, le bouchonnent.

Le téléphone sonne. Engin résistant s'il en est ! Personne ne songeant à répondre, je prends l'initiative de décrocher.

– Salut, préfet, me susurre une voix guillerette à l'accent corse. Nous vous avons préparé cette petite surprise pour que vous compreniez que vous perdez votre temps ! Un bon conseil, pliez bagage vous et vos super flics. Sinon, la prochaine gâterie sera encore plus détonante !

Clac ! Le gars raccroche avant que j'aie pu en placer une. Ces nationalistes ne manquent pas d'humour. Piéger le bureau du type chargé de les neutraliser dénote un esprit franchement mutin ! Ce

n'est certainement pas un hasard si la bombe a pété alors que nous nous trouvions dans ledit bureau.

Les premières constatations sont vite expédiées. Un petit pain de plastic était planqué dans un placard inutilisé, un détonateur actionné par radiocommande. Le contexte, maintenant. Faute de place à la préfecture, Lassions a installé son QG dans une villa située sur les hauteurs d'Ajaccio. Pour tenir sa maison, il a recruté quelques autochtones : chauffeur, jardinier, cuisinier, femme de ménage, etc. Comme par hasard, l'un d'entre eux n'est pas venu travailler aujourd'hui. Vérification faite, il n'habite pas à l'adresse figurant sur sa feuille de paie. Il s'agit sans nul doute du poseur de la bombe. Il faudra en faire dresser le portrait-robot.

D'une fouille approfondie de la villa, Stac et Samir rapportent une impressionnante collection de micros. Pour sa part, Driou a déniché une bretelle d'écoute sur la ligne téléphonique. L'affaire vire au gag !

Un qui ne rigole pas devant cette avalanche, c'est Lassions ! Il se sent humilié, le pauvre lapin, et on le serait à moins. Du coup, il passe ses nerfs sur le chef de l'équipe chargée de sa sécurité.

– Capitaine Pilaire, tonne-t-il, vous êtes une masse d'incompétence !

Faut dire que le flic en question dépasse le quintal sans effort, cent vingt kilos de bas morceaux répartis sur tout juste cent soixante-dix centimètres. Pour l'heure, il regarde ses pompes d'un air absorbé en rêvant à son pastis vespéral.

– Monsieur le préfet, intervient-je, la protection des personnalités ne s'improvise pas. Vous devriez demander à Paris une équipe de spécialistes. En attendant, je me permets de vous conseiller de vous installer à la préfecture. Vous y serez à l'abri des bombes et des oreilles indiscretes, du moins peut-on l'espérer.

Chapitre premier

Des chambres nous ont été réservées dans un deux étoiles de la périphérie ajaccienne. Solution provisoire en attendant de trouver une base plus pratique.

On se pointe à l'hôtel San-Feliciù après le dîner, plutôt vannés. Là, les emmerdes continuent. Nos bagages, qui devaient être transférés directement de l'aéroport, ont disparu. L'heure est trop tardive pour lancer des recherches auprès des services concernés.

– Moi, j'm'en fous ! décrète Mister Monstre. De toute façon, j'dors à poil !

Annie lui jette un regard sarcastique.

– Le problème, ricane-t-elle, va se poser demain matin quand tu devras remettre cette chemise maculée de sang. Mais bah ! Ta crasse ne t'a jamais trop incommodé !

– Dis donc, la pinup ! mugit l'incriminé. Je te cause de ta petite culotte sale, moi ?

– Ah ! ça... C'est vrai que ça me gênera plus que toi de ne pas pouvoir en changer. À l'odeur, j'estime que ça t'arrive une fois l'an, non ?

Stac grommelle des choses très discourtoises et disparaît dans l'escalier tandis qu'Annie me suit dans l'ascenseur. Alors que nous déambulons dans le couloir du deuxième étage, elle agite soudainement une clé sous mon nez.

– Eh bien, bonne nuit, commandant ! C'est ma chambre ; faites de beaux rêves et à demain !

Je lui lance un coup d'œil peu amène. Pas d'humeur à jouer, ce soir.

– Bonne nuit à vous aussi, lieutenant, dis-je donc d'une voix rogue, reprenant mon chemin sans plus m'occuper d'elle.

Ma piaule se trouve une demi-douzaine de portes plus loin. J'y pénètre sans me retourner et claque la lourde.

Échaudé par les misères du préfet Lassions, je procède à une fouille rapide des lieux. *A priori*, ni bombe ni micro. La fenêtre du clapier n'ouvre que d'un tiers et donne sur le maquis, trois niveaux plus bas. RAS de ce côté-là non plus. Bon, un brin de toilette et dodo. Je suis déjà à poil lorsque deux coups sont frappés à mon huis.

– Qu'est-ce que c'est ? m'enquiers-je d'une voix rogue.

– Ma douche ne fonctionne pas, me répond un organe féminin. M'autorisez-vous à utiliser la vôtre, commandant ?

J'ouvre, un sourire narquois aux lèvres.

– Pas de problème, lieutenant. Vous excuserez ma tenue, je m'apprêtais précisément à prendre la mienne. Qu'à cela ne tienne et à la guerre comme à la guerre, nous ferons douche commune !

– C'est du harcèlement ! gémit-elle d'une voix outrée.

– Allons, allons, lieutenant, tout de suite les grands mots ! Il faut savoir s'investir pour son avancement !

Il s'ensuit des papouilles aquatiques qui se prolongent sur le lit. Juste comme on envisage de passer à la charge érotique, le téléphone se manifeste. J'hésite à décrocher, supputant une farce stacchiesque. Mais connais-tu quelque chose de plus lancinant qu'une sonnerie de téléphone, toi ? Une envie de pisser ? Pas faux, surtout après trois litres de bière, tu as raison.

Bref, je finis par répondre.

– Désolé de troubler un aussi joli tête-à-tête, s'exclame un baryton à l'accent corse que j'ai déjà entendu dans l'après-midi. J'ai un message urgent à vous délivrer, commandant.

Pendant que l'autre jacte, mon cerveau tourne à douze mille tours minute. Comment ce zouave sait-il ce que nous sommes en

train de faire, alors que les rideaux sont tirés et que je suis certain qu'il n'y a pas de micro dans la pièce ?

– Deux secondes, le coupé-je. J'ai attrapé le téléphone au vol et je ne suis pas installé au mieux pour vous écouter.

– Ça, je veux bien le croire ! ricane l'autre.

Pronto, je pose une main sur le combiné. Avec la seconde, j'éteins l'éclairage.

– Annie, chuchoté-je. Inspecte les murs. Il doit y avoir un trou dans l'un d'eux. Quelqu'un nous observe, tu piges ?

Elle réalise au quart de tour, se lève en souplesse.

– Je vous écoute, dis-je à mon interlocuteur.

– Vous avez repris vos esprits ? Parfait. Figurez-vous que mes amis et moi-même sommes à l'origine de la bombinette de cet après-midi, ainsi que de quelques plaisanteries antérieures plus fracassantes. Nous nous sommes également permis de détourner vos bagages, qui sont repartis pour le continent par bateau. Nous vous conseillons vivement d'en faire autant, et le plus vite possible. Faute de quoi, vous vous exposeriez à des désagréments autrement plus graves. Oh ! à propos, l'un de vos collaborateurs se trouve présentement en bien mauvaise posture, le pauvre !

Pendant qu'il déblatère, je suis Annie des yeux. Soudain, elle s'arrête, me désigne un point sur l'une des cloisons. Pigé. La piaule à droite de la nôtre. D'un bond souple et félin, je récupère mon soufflant et je fonce dans le couloir. Foin de précautions, je défouaille dans la serrure qui déclare aussitôt forfait. Prudent, je reste à l'abri sur le côté de l'ouverture. Bien m'en prend. Une volée de bastos va se ficher dans le mur d'en face. Tir de dissuasion. À l'oreille, c'est le calibre juste inférieur à celui d'un canon de marine ! Je chope un extincteur et je le balance dans la piaule. Ruse classique qui ne provoque aucune réaction. Je me rue en avant. La pièce est vide. J'avise la porte-fenêtre, elle est ouverte et donne sur

une terrasse. Une corde est fixée au garde-corps. En bas, une silhouette dévale vers une voiture dont le moteur vrombit.

– Stop, ou je fais feu ! hurlé-je.

Je lâche un coup de pétard en l'air à titre d'unique sommation. Mais je n'ai pas le loisir de mettre ma menace à exécution. Une vitre de la bagnole s'abaisse. Je me jette à terre à temps pour éviter une rafale crachée par un pistolet-mitrailleur. Pendant ce temps, la guinde démarre sur les chapeaux de roues. Furax, je me redresse et je défouraille. La lunette arrière fait des petits, mais la véloc automobile disparaît dans un virage.

*

L'effervescence est à son comble. Le personnel et une bonne partie des clients se sont rués à l'étage. Quand je sors de la piaule, le couloir est plein de monde. Ma survenance provoque un reflux massif. Je réalise que je dois être terrifiant, à loilpé, la zifolette brinquebalante et le flingue pointé en avant !

Annie me balance une serviette avec laquelle je planque mes génitoires. Stac et Samir fendent la foule, kif l'étrave d'un supertanker l'océan houleux.

– Ben alors, tu nous joues un rimec de Fort Alamo, mec ?

En les voyant, il me revient en mémoire la dernière phrase prononcée par mon correspondant : « L'un de vos collaborateurs est en bien mauvaise posture ». Je compte mes troupes. Manque Grodega.

– Stac, quel est le numéro de la chambre de Ludo ?

– La 226, pourquoi ?

– Amenez-vous.

Je frappe à la lourde du 226, mais sans résultat. Pour éviter le massacre d'une seconde porte, le type de l'hôtel use de son passe. Personne dans la piaule, mais je perçois un bruit de flotte en provenance de la salle de bain. Peut-être me suis-je fait des idées et est-il en train de faire sa toilette, ce qui expliquerait qu'il ne m'ait pas

entendu ? La réalité est sensiblement différente. Certes, Ludovic Grodega prend une douche. Mais il est tout habillé, des liens serrés maintiennent ses quatre membres attachés et un gros morceau de sparadrap l'empêche de raconter sa vie. La pomme de la douche déverse sur son crâne une eau glacée, ce qui n'est pas forcément un mauvais traitement pour la bosse qui orne son occiput !

– Drôle de façon de se laver ! ricane Samir.

– Il devait avoir peur d'attraper froid ? suggère Stac.

– Au moins, il ne s'exhibe pas à poil ! s'esclaffe Annie en tirant sur ma serviette.

La garce !

*

La nuit a été courte. Panser Grodega, s'expliquer avec les gendarmes, boire un coup et terminer avec Annie ce que nous avons entamé avant ces fâcheux événements, l'extinction des feux par épuisement du guerrier n'intervient pas avant 4 heures du mat'. En conséquence, c'est un Castillon vaguement nauséux et assurément maussade qui émerge à 7 heures, réveillé par le réceptionniste. Celui-ci se croit autorisé de me communiquer le dernier bulletin d'informations.

– Monsieur, m'annonce-t-il, je dois vous prévenir qu'il y a une vingtaine de journalistes dans le hall de l'hôtel. Presse écrite, radio, télévision, ils sont tous là et vous attendent avec impatience. Que dois-je leur dire ?

La stupeur m'assèche le gosier.

– Comment ça, ils m'attendent ! Que me veulent-ils ?

– Je crains que cela ne soit la conséquence d'un article de *Corse Matin*, qui relate votre arrivée sur l'île et les incidents qui l'ont émaillée. D'autant plus que les événements de la nuit ont fait l'objet d'une édition spéciale d'une station de radio locale !

Bien la peine de demander à l'entourage du préfet Lassions la discrétion la plus totale ! Ces enfoirés d'autonomistes se sont empressés de faire leur pub.

– Je vois, grogné-je. Première chose à faire, mon vieux, nous monter le petit déjeuner avec beaucoup de café noir et *Corse Matin*. Deuxième chose, vous pouvez dire aux journalistes de foutre le camp, je n'ai pas l'intention de les rencontrer.

– Vous êtes optimiste, monsieur. Ces gens-là sont pis que poux de corps ! Ils vont s'incruster jusqu'à ce que vous descendiez... Pour le petit déjeuner, je vais aviser. En principe, nous ne les montons pas, mais vu les circonstances... Hum ! je crois savoir que la jeune personne partage votre chambre ?

– Vous croyez bien, Nestor. Que voulez-vous, c'est le privilège du chef ! Une dernière chose, dès que le gérant sera arrivé, dites-lui de passer me voir. Je désire lui poser quelques questions.

– Ce sera fait, monsieur. Je tiens toutefois à vous signaler que je ne me prénomme pas Nestor, mais Hector.

*

Je ne tire pas grand-chose du directeur, un certain Gomez. Il jure ses grands dieux que son personnel est trié sur le volet et qu'aucun de ses salariés n'est lié aux nationalistes ou aux autonomistes.

– Il ne fait pourtant aucun doute que le type de cette nuit a bénéficié d'une complicité interne, décrété-je. Sinon, comment aurait-il pu disposer d'une chambre voisine de la mienne alors que l'hôtel est complet ? Vous allez me rédiger une fiche pour chacun de vos collaborateurs. État civil, coordonnées, date d'entrée dans l'établissement. Je veux ça pour dans une heure, monsieur Gomez.

Il s'évacue en promettant de se manier le cul. Ensuite, j'appelle le chef d'escale d'Air France pour prendre des nouvelles de nos bagages portés disparus. L'individu m'envoie sur les roses, me disant qu'il est très occupé, qu'il n'est pas dans ses fonctions de

gérer ce type de problèmes et que je dois contacter ultérieurement un obscur employé. Quel inconscient ! Me traiter ainsi alors que mes nerfs sont déjà tendus au-delà du raisonnable !

– Écoutez-moi bien, mon vieux, lui susurré-je d'une voix d'iceberg, les dents crochées et l'écume aux lèvres. Vous allez vous sortir les doigts du fondement et vous mettre immédiatement à la recherche de ces putains de valises. Si dans une demi-heure vous ne les avez pas récupérées, je vais foutre un souk d'une telle ampleur que vos avions ne pourront pas décoller avant belle lurette ! Dispositif de guerre autour de l'aéroport, fouille au corps de tous les passagers, ouverture des bagages, et ça, aussi bien pour ceux qui partent que ceux qui arrivent. Vous imaginez le bordel ? Je pressens l'émeute, mon vieux, de celles qui conduisent à la mutation sanction du responsable de la thrombose. Vous aimez l'Ingouchie ? Vous adorerez la Tchétchénie !

Il ergote un peu, pour la forme. Mais je l'ai maté. En cinq minutes, il apprend que nos valoches ont été malencontreusement chargées sur le Napoléon qui accoste à Marseille en milieu de matinée. Il me jure qu'il fait envoyer quelqu'un pour les récupérer et les mettre dans le premier avion en partance. Selon ses calculs, ils seront à notre disposition en début d'après-midi. Je raccroche sans le remercier, mais en le rendant personnellement responsable en cas de nouvelle disparition.

– C'est beau, un chef à l'ouvrage ! ironise la même Annie.

– Tu n'as encore rien vu, riposté-je en composant le numéro de l'Ours sur mon portable.

La secrétaire du Plantigrade me le passe immédiatement. Il paraît qu'il attendait mon appel, l'inconscient. Je lui balance un résumé succinct des chapitres précédents, lui promets une copie par fax de l'article de *Corse Matin* et poursuis de la façon suivante :

– Maintenant, le fond de ma pensée, si vous le permettez.

- Allez-y, je suis assis, soupire-t-il.
- Je fais court. Je crois, monsieur le directeur, qu'on ne m'a jamais fourré dans un pareil tonneau de merde.
- Castillon ! Modérez vos expressions, je vous prie !
- Je pèse mes mots, monsieur ! Le préfet Lassions est un dangereux amateur qui n'a aucune expérience en matière de police. Grâce à ses improvisations, nous sommes grillés et, ce qui est encore pire dans ce patelin, ridiculisés. Nous n'avons plus qu'à nous rapatrier sous les quolibets. Pour reprendre la situation en main, il faudrait envoyer une nouvelle équipe, qui arriverait en ordre dispersé avec une logistique préparée sérieusement par des gens compétents.
- L'Ours aboie :
 - Vous m'accusez d'incompétence ?
 - Je ne vais pas entrer dans ce petit jeu. L'incompétent, c'est Lassions, point à la ligne.
 - Il n'est pas en mon pouvoir de le changer, soupire l'Ours d'une voix radoucie. C'est un proche du ministre de l'Intérieur.
 - Dans ce cas, la situation me paraît désespérée, grommelé-je.
 - Dois-je conclure que vous capitulez ? ironise-t-il. Pas dans votre genre, ça !
 - Vous ne m'aurez pas non plus à ce jeu-là, j'ai déjà donné.
 - Ah ça ! Auriez-vous perdu votre sens de l'humour ? persifle le Plantigrade.
 - Possible monsieur. À votre contact, sans doute.
- Là, j'y suis allé un peu fort. J'imagine sa tronche, ça ne doit pas rigoler ! En face de moi, Annie grimace en agitant sa dextre.
- Bien, commandant, finit-il par articuler. Cessons de perdre notre temps, voici mes instructions : vous restez en Corse, à la disposition du préfet Lassions. Chaque lundi à 9 heures, vous me ferez un rapport téléphonique de vos activités. Je pense avoir été clair.

Clac ! Il a raccroché, ce con.

– Fâché ? s'enquiert Annie.

– Rien qu'un peu ! ricané-je.

– Tu n'y as pas été avec le dos de la cuillère, aussi ! Alors on rentre ? Dommage, on n'a même pas eu le temps de se baigner.

– Sois comblée, mon trésor. On reste. Mais j'ai encore deux trois choses à dire à ce plantigrade de mes deux.

Tout en jactant, j'appuie sur la touche bis de mon portable. Je tombe sur la mère Suze, la secrétaire de l'Ours.

– Oui, de nouveau moi. Je n'avais pas fini de lui parler, il m'a raccroché au nez. Je l'ai mis d'une humeur de dogue ? Ben c'est réciproque, sauf que moi, je suis dans la mouise. Il refuse de me prendre ? Alors, dites-lui ceci, ma chère Sophie. J'estime ma mission impossible à remplir dans les conditions actuelles. S'il ne veut pas m'entendre, je lui envoie ma démission et il se démerdera sans moi. Vous avez tout bien noté ?

– Décidément, soupire l'Ours qui écoutait la conversation, votre foutu caractère ne s'arrange pas !

– Je dois avoir un bon maître en la matière ! balancé-je, furibard.

*

Le départ de l'hôtel ressemble à une retraite honteuse. Quelques flics en tenue refoulent les journalistes et les curieux. Nous embarquons dans un fourgon tôle, comme des brigands pris la main dans le sac. Direction l'aéroport où nous attend un Falcon du ministère. Dès que nous sommes à bord, l'engin se met à rouler et décolle. Cap au nord. En repensant au type d'Air France, un fou rire me secoue. J'imagine sa tronche quand il apprendra qu'il lui faut renvoyer nos bagages sur Paris !